

festival international du film, cannes 1983

22^e semaine internationale de la critique française



présentée par le syndicat français de la critique de cinéma

du 8 au 15 mai, palais des festivals, auditorium Jean-Louis Bory

SEMAINE INTERNATIONALE DE LA CRITIQUE FRANCAISE 1983

Sélection :

Jacques ANDRE — MIDI LIBRE
Albert CERVONI — L'HUMANITE
Jacqueline LAJEUNESSE — LA REVUE DU CINEMA
Marcel MARTIN — LA REVUE DU CINEMA
Ignacio RAMONET — LE MONDE DIPLOMATIQUE
Jean ROY — REVOLUTION
Charles TESSON — LES CAHIERS DU CINEMA

Secrétariat : Janine SARTRES

Supervision : Louis MARCORELLES

A CANNES

Secrétariat : Janine SARTRES
Attachée de Presse : Florence BORY

Palais des Festivals — Tél. (93) 39.01.01
Bureau de la Semaine : niveau-1

Collaboration : Noël DUPONT

La SIC 1983 remercie :
Robert FAVRE LE BRET
Pierre VIOT
Gilles JACOB
Louisette FARGETTE
Jacques CORDY
Michel P. BONNET
Geneviève PONS
André ANTOINE
Marc PARSON
Jean RECCO
Claire DEVARRIEUX
Élisabeth TREHARD
Pierre-Henri DELEAU
Gérard VAUGEOIS

SYNDICAT FRANCAIS DE LA CRITIQUE DE CINEMA

73, rue d'Anjou 75008 PARIS — Tél. : (1) 387.36.16

Conseil d'administration

Président : Robert CHAZAL

Vice-Présidents : Albert CERVONI

Jean ROCHEREAU

Secrétaire général : Jean ROY

Secrétaire général adj. : Jean-Claude ROMER

Trésorier : Roland MEHL

Trésorier Adj. : Françoise MAUPIN

Membres :

Guy ALLOMBERT, Khemais KHAYATI, Samuel LACHIZE,
Louis MARCORELLES, Jean-Loup PASSEK, Guy TEISSEIRE,
Vincent TOLEDANO, Gérard VAUGEOIS.

XXII^e SEMAINE INTERNATIONALE DE LA CRITIQUE FRANCAISE

8 MAI AU 15 MAI 1983

FILMS	Palais des Festivals Auditorium J.-L. BORY	Salle Cocteau et M.J.C. Cannes
— LIANNA de John Sayles U.S.A.	11 h 00 Dim. 8 Mai 15 h 00 — 17 h 30 20 h 30	Lundi 9 Mai — Cocteau : 16 h 15 — M.J.C. : 20 h 00
— LA TRAHISON de Vibeke Loekkeberg Norvège	11 h 00 Lun. 9 Mai 15 h 00 — 17 h 30 20 h 30	Mardi 10 Mai — Cocteau : 16 h 15 — M.J.C. : 20 h 00
— CARNAVAL DE LA NUIT de Masashi Yamamoto Japon	11 h 00 Mar. 10 Mai 15 h 00 — 17 h 30 20 h 30	Mercredi 11 Mai — Cocteau : 16 h 15 — M.J.C. : 20 h 00
— LA PRINCESSE de Pal Erdöss Hongrie	11 h 00 Mer. 11 Mai 15 h 00 — 17 h 30 20 h 30	Jeudi 12 Mai — Cocteau : 16 h 15 — M.J.C. : 20 h 00
— FAUX-FUYANTS de Alain Bergala et Jean-Pierre Limosin France	11 h 00 Jeu. 12 Mai 15 h 00 — 17 h 30 20 h 30	Vendredi 13 Mai — Cocteau : 16 h 15 — M.J.C. : 20 h 00
— LE DESTIN DE JULIETTE de Aline Issermann France	11 h 00 Ven. 13 Mai 15 h 00 — 17 h 30 20 h 30	Samedi 14 Mai — Cocteau : 16 h 15 — M.J.C. : 20 h 00
— MENUET de Lili Rademakers Belgique/Hollande	11 h 00 Sam. 14 Mai 15 h 00 — 17 h 30 20 h 30	Dimanche 15 Mai — Cocteau : 16 h 15 — M.J.C. : 20 h 00

- PALAIS DES FESTIVALS (Auditorium J.-L. Bory) : séances réservées **exclusivement** aux professionnels et à la presse. La séance de 17 h 30, sera suivie d'une conférence de presse.
- LE PALAIS CROISSETTE (salle Cocteau) : séances publiques.
- M.J.C. CANNES : 23, avenue du Dr.- Picaud — Cannes : Tél. 39.69.38, séanc
- A PARIS, la S.I.C. passera à la cinémathèque Chaillot : 25 au 31 mai 83 / B

BIFI / OUV



B023458

Un autre regard

Au moment où le Festival de Cannes émigre tout au bord de la Méditerranée, le cinéma lui-même semble prendre un bain de jouvence : le nouveau cinéma du moins, les nouveaux auteurs tels qu'on peut les découvrir à travers quelques premières ou secondes œuvres du monde entier. Première dans le temps (créée en 1962), et espérons-le par la qualité, des manifestations parallèles ou sections spéciales surgies à l'ombre des festivals officiels, la Semaine de la critique a vocation de révéler des cinéastes inconnus ou peu connus. Elle offre l'originalité d'effectuer son choix non pas **ex cathedra**, par la décision suprême de quelque haute autorité, mais au terme d'une longue discussion entre plusieurs critiques de goûts et de formation bien différents. Rappelons pour la petite histoire que Georges Sadoul, qui présida à la naissance de la Semaine, de 1962 à 1967, et Gene Moskowitz, présent de manière presque ininterrompue à une vingtaine de sélections, n'ont pas peu contribué, par leurs sens des responsabilités, leur amour illimité du cinéma, à donner le ton. Deux caractéristiques ont marqué très fortement la sélection de 1983 : la présence de plusieurs œuvres féminines de valeur, et nous en avons

retenu trois, et les signes avant-coureurs d'un renouveau du cinéma français comme on en avait plus connu depuis les années du Front populaire ou l'apparition de la Nouvelle Vague au tournant des années 50-60 (nous ne sous-estimons pas pour autant l'importance de René Clair et Jacques Feyder aux débuts du parlant, ni celle d'Autant-Lara, de Becker, de Bresson, de Clouzot dans les années 40).

Comme en 1982, nous montrons deux films français, **le Destin de Juliette** d'Aline Issermann et **Faux-fuyants** d'Alain Bergala et Jean-Pierre Limosin, deux films inscrits dans une modernité qui n'exclut par le respect de la tradition. Aline Issermann, ancienne journaliste à « Libération », mais déjà brisée, semblé-t-il, à pas mal d'aventures, pourrait être une des révélations de Cannes cette année. Elle dit non à la mollesse de trop de films simili-réalistes, fâcheusement influencés par le laisser-aller de la télévision. De la télévision au sens strictement technique, du cinéma électronique qui leur est familier, de la photographie, Bergala et Limosin tirent un récit à la fois très participant et distancié qui, lui aussi, casse le naturalisme à la mode.

La Norvège nous a soumis quatre ou cinq films, le comité de sélection a retenu une œuvre déjà remarquée à New-York (New Directors), Los Angeles (Filmex) et San Remo (Grand Prix) : **la Trahison** d'une femme cinéaste, Vibeke Lokkeberg. De Hollande, mais en co-production Belgo-hollandaise, parlé en langue flamande, **Menuet** de Lili Rademakers, dont les qualités semblent avoir échappé l'an dernier au jury du Festival du jeune cinéma d'Hyères. Un autre film féminin, **la Trace** de Néjia Ben Mabrouk (Tunisie), qui avait fait l'unanimité ou presque parmi les sélectionneurs, ne sera malheureusement pas à Cannes pour des raisons indépendantes de notre volonté. Nous espérons le retrouver très bientôt dans quelque autre manifestation, et d'abord la Mostra de Venise.

La Princesse de Pal Erdöss (Hongrie) est, à mon gré, un petit joyau, conjugué à la perfection la technique faussement négligée du cinéma direct et une écriture de scénario dont on garde le secret sur les rives du Danube. Des amis anglais estiment que « nous nous faisons plaisir » en choisissant ce film, je ne le pense pas. **Carnaval de la nuit** de Masashi Yamamoto

(Japon) fut la sensation du dernier Forum du jeune cinéma de Berlin. Nous remercions Gilles Jacob de nous avoir autorisés exceptionnellement à le garder dans notre sélection. **Lianna** de John Sayles (Etats-Unis) marque une tentative assez originale de réconcilier la véritable indépendance du cinéma américain de la côte Est avec les exigences du récit fluide cher à Hollywood.

Deux remarques en guise de conclusion. D'abord, profitant du prestige de Cannes, nous avons rassemblé en parfaite conscience un choix de films connus de quelques-uns, du moins pour la sélection étrangère, rejetant le principe qu'il faut jouer la carte de l'inédit à tout prix : le Festival international du film reste la première rampe de lancement cinématographique du monde. Mais il y a bien plus. Je peux déplorer personnellement l'absence de tel ou tel film, et on discutera à perdre haleine des finalités véritables de la Semaine. Je puis vous assurer, en tant que responsable de la supervision du cru 83, que nous pouvions difficilement vous offrir un ensemble plus cohérent, plus révélateur du jeune cinéma mondial, même en tenant compte de la défection de **la Trace**.

Louis Marcorelles

LIANNA

LIANNA

Production : Jeffrey NELSON et Maggie Renzi
Réalisation et scénario : John SAYLES
Images : Austin de BESCHE
Son : Frank COLEMAN, Wayne WADHAMS, Thomas BRANDAU
Décors : Jeanne Mc DONNELL
Costumes : Louise MARTINEZ
Musique : Mason DARING

Interprétation :
Linda GRIFFITHS, Jane HALLAREN, Jon DEVRIES, Jo HENDERSEN.

110 minutes - couleur - 35 mm



L'histoire d'une femme qui décide de laisser son mari et ses enfants pour vivre avec une autre femme. L'homosexualité féminine comme révélateur des comportements dans la société américaine contemporaine.

Nous entendîmes parler du film pour la première fois au film international de Rotterdam par son directeur Hubert Bals, qui le présentait en avant-première européenne, et mondiale — **Lianna** n'est sorti qu'en mars dernier aux Etats-Unis —, et l'avait déjà retenu pour la société de distribution hollandaise rattachée au festival. John Sayles, son auteur, trente-trois ans comme son héroïne, est en train de causer des ravages outre-Atlantique pour une raison très simple. Touche à tout de talent, il a déjà publié trois romans, le second, « **Union Dues** » (1978), fut « nominé » à la fois pour le National Book Award et le National Critics' Circle Award. Son premier film, tourné pour la somme dérisoire de 60 000 (soixante mille) dollars, **Return of the Secaucus Seven**, lui a valu la gloire et des offres d'Hollywood. Son troisième film, **Baby, It's You**, distribué cette fois par Paramount, sort ces jours-ci à New-York parmi un concert d'éloges. **Lianna** est son second film.

Toutes les œuvres de John Sayles, qu'il les ait conçues pour la page ou pour la toile blanche, semblent parler de l'Amérique moderne, de ses luttes politiques, de l'effort pour réconcilier l'héritage de 1968, le rêve révolutionnaire, et les valeurs d'une société fondamentalement bourgeoise. **Lianna** a épousé son ancien prof Dick (l'action se situe dans un collège, l'équivalent U.S.A. des classes supérieures de nos lycées). Elle a deux enfants, treize et huit ans. Elle s'ennuie, attend l'aventure. L'aventure, pour cette Bovary de banlieue, ne se présente pas sous la forme d'une liaison avec un mâle conquérant, mais d'une rencontre avec une autre femme Ruth, son aînée, qui donne des cours du soir au collège de Dick.

L'audace de John Sayles, le cachet très particulier qu'il a su conférer à son récit, est d'avoir évacué tout sensationnalisme, tout racolage, même s'il nous décrit un **pick up** interféminin avec la même précision que s'il s'agissait de Marilyn Monroe et d'un G.I. Le choc sera d'autant plus fort que l'offense à la morale traditionnelle se pare d'atours enjôleurs, que **Lianna**, jouée par la merveilleuse actrice canadienne Linda Griffiths, est si rassurante, si chaleureuse, si confortable.

« **Lianna**, déclare John Sayles, est une femme qui prend les décisions les plus importantes de sa vie sans penser aux conséquences qu'elles pourront avoir sur les personnes qui lui tiennent le plus à cœur. Et ces décisions créent une forme de communication douloureuse mais importante pour des personnes qui ont vécu, émotionnellement, coupées l'une de l'autre. »

Lianna est un film des années 80 où s'affirme sans partage le besoin américain, mais pas seulement américain, d'aller toujours un peu plus au bout de ses émotions, qui nous rappelle qu'aimer c'est risquer. **Lianna** ne pouvait être conçu que sur la côte Est, loin du mirage hollywoodien.

Louis MARCÔRELLES

LA TRAHISON

LØPERJENTEN



Production : Terje KRISTIANSEN pour AAS FILM

Réalisation : Vibeke LOEKKEBERG

Scénario : Vibeke LOEKKEBERG, avec la collaboration de Torje KRISTIANSEN

Images : Paul-René ROESTAD

Son : Sven HOVDE

Décors : Frode KROGH

Montage : Edith TOREG

Costumes : Laila HOLM

Musique : Edouard GRIEG

interprétation :

Nina KNAPSOG, Keneth JOHANGEN, Helge JORDAL, Vibeke LOEKKEBERG, Karin ZETTERLITZ HAEREM, Renie THORLEIFSON, Klaus HAGERUP, Johnny BERG, Kjell PETERSEN, Marie TAKVAM.

108 minutes - couleur - 35 mm

Bergen, Norvège, au lendemain de la guerre. Deux enfants, un garçonnet, une fillette, trouvent l'un chez l'autre l'affection et la loyauté qui leur manquent dans leurs familles.

« Un enfant, c'est un insurgé »

Simone de Beauvoir

La fonction du cinéma, on le sait, n'est point d'illustrer des vérités, mais — en tant qu'art — de mettre au monde des interrogations... Anxieuses, obstinément, les prunelles de Kamilla regardent, observent, surveillent, fixent, épient, interrogent les plis et les replis de la vie ordinaire de ses parents, de ses voisins... Dans l'isolat d'une dormeuse rue d'été au fond d'un vieux fjord norvégien... Bergen, 1948... Les scènes... Les ruptures... Les adultères... Les câlins... Les taloches... Vu d'en bas... Au ras de l'émotion solitaire d'une vive petite fille... Avec des hiatus que sa logique violente d'enfant tendre ne sait combler... Blessée, intensément, par les balles perdues de l'absurde guérilla conjugale... Emois silencieux et graves... Seul, parfois, un autre enfant... Petit garçon d'ouvriers... Lui aussi coincé dans les rouages grippés d'un couple raté, déchiré, disloqué... Effacer avec lui les trahisons affectives des adultes... Réinventer avec lui les douces douceurs perdues...

Au-delà du parcours d'une intrigue, un film balise surtout un itinéraire sensible, une avenue d'émotions... Mettre en scène consiste à équarrir un récit pour en tirer toute l'émotivité, toute la sensibilité... L'intelligence du cinéma doit conduire à cela... **La trahison** l'illustre de façon éclatante, bouleversante... Pas d'accroc... Travail lent d'une mise en scène réfléchie, mûrie, recherchée, soignée, musicale... Chromatique... Noire eau-forte sous le pastel d'une aquarelle... Toutes les menaces retournées, brisées, fracassées... Avec une délicatesse infinie, implacable.

L'avant-garde tranquille... Mais l'avant-garde, on ne l'ignore pas, n'a jamais été menacée que par une seule force, et qui n'est pas bourgeoise : la conscience politique. Vibeke Loekkeberg le sait parfaitement qui construit cependant son intrigue sur le principe des crises-gigognes... La panique de l'enfant dans la déchirure des parents dans la Norvège bouleversée de l'après-guerre... Trouées du social... Du politique... La pénurie... Le marché noir... Les manifestations contre Franco, l'allié de Hitler... Les rêves du paradis américain...

Aucune fissure dans ce film singulier... Personnel excessivement... Splendeur épanouie d'une œuvre doucement cadencée, poétiquement, merveilleusement et mélodieusement poltique...

Ignacio RAMONET

CARNAVAL DE LA NUIT

YAMI NO CARNIVAL

Production :

TEZUO IJICHI, MASASHI YAMOMOTO

Réalisation, scénario, images :

MASASHI YAMAMOTO

Assistants prise de vue :

TAKASHI IMAIZUMI, HIROSHI ITO

Son : AKIRA YODA, SHINPEI KIKUCHI

Montage : TAKO SAOTOME

Effets spéciaux : FUMIO SUZUKI

Interprétation :

Kumi : KUMIKO OTA

Papou : NOBUTAKA KUWABARA

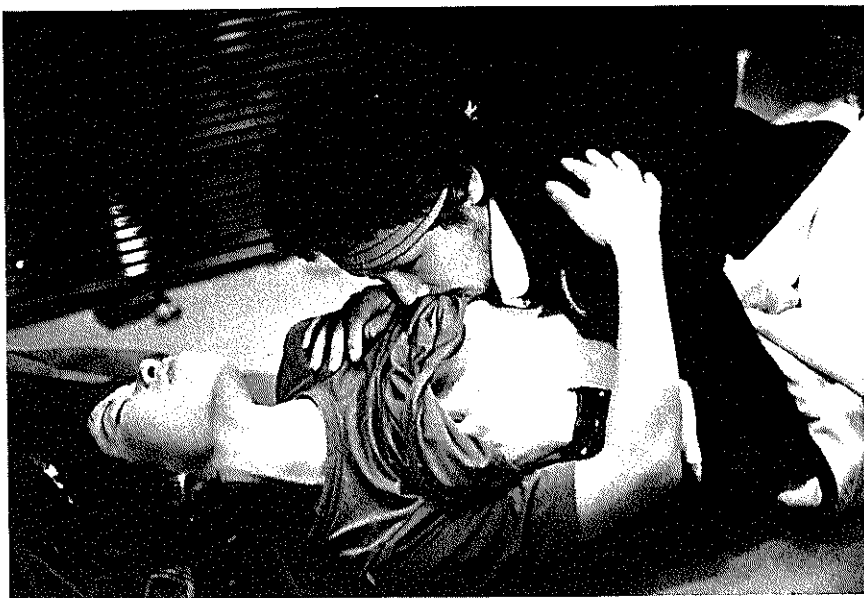
Ossan : MINORU NAKAJIMA

avec YUKIO OTA, TOSHIHIKO UME-

BAYASHI, MARI MIAKE, OSAMU MAEDA,

CHIE YAMAGUCHI.

120 minutes - couleur et noir et blanc - 16 mm



Une petite bourgeoise de Tokyo s'offre une descente aux enfers dans les bas-fonds de la violence, de la drogue et de la prostitution.

Kumi, une jeune femme qui chante dans un bar, confie son petit à son ex-mari, se change dans une toilette publique et plonge dans les bas-fonds de Shinjuku, le quartier le plus « chaud » de Tokyo. Elle emprunte un pistolet à un vieil homme qui vit dans une chaufferie et consacre son temps à établir un plan détaillé des sous-sol de Shinjuku afin de trouver le meilleur endroit pour placer, dit-il, la bombe qui fera tout sauter. L'intimité de leurs relations nous indique que Kumi n'en est pas à son premier trip du même genre...

Dans la nuit complice, s'agitent les fantômes de l'ombre. Un jeune prostitué est étranglé par son client puis trois voyeurs procèdent à une parodie d'ensevelissement avant de suspendre son cadavre à un arbre. Dans le désordre d'une décharge, Kumi fait une fausse couche en répandant des flots de sang. L'après-midi, comme si rien ne s'était passé, elle attend son fils à un coin de rue : quand le gamin l'aperçoit, il lâche la main de son père et court vers elle, qui lui sourit, les bras ouverts.

Cet instant de tendresse (la séquence est en couleurs, comme le prologue) clôt une descente aux enfers dont le noir et blanc signifie l'ascèse en même temps qu'il en souligne l'incandescence. Aucune complaisance morbide, aucun moralisme facile : c'est le ton du reportage documentaire, bien qu'il s'agisse d'une fiction soigneusement écrite puis mise en scène avec des acteurs amateurs, le réalisateur tenant lui-même la caméra à la main. Masashi Yamamoto appartient à la plus jeune génération des représentants du **cinéma d'auteur** japonais : il porte sur Shinjuku et sa faune le regard froid d'un observateur qui ne s'embarrasse ni de psychologie ni d'idéologie, il décrit les comportements sans analyser les mentalités. Mais il déclare qu'il s'intéresse en priorité aux individus qui n'ont pas d'autre moyen de communiquer que la violence et la sexualité, et que la violence individuelle est moins grave que celle du pouvoir.

Ce film nous atteint comme un coup de couteau, a fait remarquer un critique japonais. C'est vrai qu'on y trouve un concentré de violence d'une densité rare mais, il faut le répéter, exempt de toute hypocrisie voyeuriste car, s'il montre la violence, ce n'est pas sous le fallacieux prétexte de la condamner tout en s'y complaisant. De là sa pureté absolue, sa beauté convulsive, sa poésie brûlante.

Marcel MARTIN

LA PRINCESSE

ADJ KIRÁLY KATONÁTL

Production :

MAFILM -TARSULAS Studio, Budapest

Réalisation : Pál ERDÖSS

Scénario : István KARDOS

Image :

Lajos KOLTAI, Ferenc PAP, Gábor SZABÓ

Interprétation :

Jutka Erika OZSDA

Zsuzsa Andrea SZENDREI

Péter Dénes DICZHAZY

András Árpád TOTTH

Jutka's sister Juli NYAKO

Jugoslav lorry-driver Lajos SOLTIS

113 minutes - noir et blanc - 35 mm



La dure existence d'une adolescente dans la Hongrie d'aujourd'hui filmée par une caméra qui capte les plus infimes nuances.

Pour son premier film de fiction, Pál Erdoss, qui vient du documentaire et ça se sent, a choisi de montrer la réalité hongroise dans ce qu'elle peut avoir de plus noire, de plus triste, de plus sordide, de plus désespérante (réalité hongroise ? Celle-là existe partout, mais, là-bas, on la montre) : ce qu'est la vie quand on est à la fois adolescente, donc en butte à l'agressivité masculine et victime toute désignée d'une sexualité encore mal maîtrisée ; ouvrière en usine, donc soumise à un travail parcellaire, aux horaires stricts, aux cadences rigides, au bruit, aux petits chefs ; seule, à un moment où il faudrait pouvoir se raccrocher à quelqu'un, avoir une épaule sur laquelle se pencher et s'épancher. Pas d'imaginaire dans ce film réaliste, ce qui ne veut pas dire pas de rêves et pas de désirs.

Jutka, notre héroïne, fait partie de ces jeunes filles sans famille qui quittent la campagne et son mode de vie pour venir apprendre un métier dans la capitale. Ses parents adoptifs sont morts. Sa vraie mère, qui l'a confiée autrefois à l'assistance publique, ne veut plus la revoir. Pour unique horizon, le travail et les seuls loisirs que lui permettent ce qu'il faut bien appeler sa condition, le cinéma, le café, des garçons sans grand intérêt et aussi paumés qu'elle, une amie enfin, qui va mettre au monde une fille après avoir caché sa grossesse à tous.

La vie de Jutka va changer à partir de cette naissance, d'autant plus qu'elle accepte de jouer le rôle de la mère devant les parents de son amie et qu'elle-même va interrompre une grossesse pourtant un moment désirée. Des espoirs de famille s'effondrent quand le garçon qu'elle aimait s'avère être différent de ce qu'elle avait cru. Alors, elle va décider de devenir la mère de cette fille que son amie s'apprête, à son tour, à laisser à l'assistance publique. Mais, une fois encore, les choses ne seront pas si simples...

Un piège guettait ce film, comme tous ceux du même genre, celui du misérabilisme, du docu-drame, de l'enquête sociologique sacrifiant la mise en scène à son sujet. Le film y échappe magnifiquement. La caméra traque les personnages, ne leur laisse jamais un instant de répit. En montrant les corps, elle plonge dans les âmes. Il fallait des acteurs sans faille pour prétendre mener à bien un tel projet. Ils sont là, hallucinants de vérité, tous, du premier rôle à la plus petite figuration. Tous les personnages existent, et pas seulement les deux jeunes filles, au demeurant admirables. La qualité du noir et blanc, du grain de la pellicule font également merveille, tant il est évident que c'est là le parti-pris esthétique qu'il fallait adopter. Avec ce film, c'est le meilleur du cinéma hongrois qui nous est proposé, là où le cinéma hongrois est le meilleur du cinéma mondial.

Jean ROY

FAUX FUYANTS

Production : LA CECILIA

Réalisation :

ALAIN BERGALA, JEAN-PIERRE LIMOSIN

Scénario et dialogues :

PHILIPPE ARNAUD, ALAIN BERGALA

JEAN-PIERRE LIMOSIN

Image : DENIS GHERBRANT

Son :

DANIEL OLLIVIER, JEAN-LOUIS RICHEL

Musique : KRISTIAN TABUCHI

Montage : CLAIRE SIMON

Maquillages et costumes :

MARIE-DOMINIQUE LASCAUX

Interprétation :

Serge..... OLIVIER PERRIER

Rachel..... RACHEL RACHEL

Simon..... SERGE DE CLOSETS

Patrick..... NICOLAS RAYNAUD

Jacques..... CLAUDE GAIGNAIRE

100 minutes - couleur - 16 mm



Une nuit, un homme en écrase un autre. Qui était cet autre ? Un long jeu de piste commence, sans flics, mais pas sans suspense.

« Je sentis que j'avais conquis la lycéenne par le naturel sauvage de mon artifice ».

Witold Gombrowicz, FERDYDURKE

« En fait divers toute causalité est suspecte de hasard ». Roland Barthes, ESSAIS CRITIQUES

Confusément... Ce que — depuis cinq ans, dix ans — d'autres réalisateurs (exigeants), d'autres œuvres (ambitieuses) pointaient, esquissaient, frôlaient, loupèrent, rataient, esquintaient... Bergala-Limosin le réussissent et l'achèvent avec finesse, grâce, élégance, bonheur, intelligence, art... Avec art... Sereinement, tranquillement ces cinéastes font ici pivoter la modernité filmique... Ils la déplacent, la poussent, la recentrent toute entière sur **Faux Fuyants**... Une date... Un jalon... Une coupure... Une borne... Un événement... Une avancée claire du savoir filmer qui — comme toute œuvre achevée — fait de surcroît (de surcroît, pas de front) le procès du cinéma... Et en ruine tout un pan... Pour la plus grande réjouissance des spectateurs aimant savourer Eustache, et Hitchcock, et Truffaut, et Pialat, et Godard... Pour les délices aussi des lecteurs de Gombrowicz, de Pavese, de Borgès...

Raconter simplement, légèrement, en intégrant tous les acquis lourds de dix ans de recherches en rhétorique filmique... Une fiction dure... Des personnages tendres et vrais, menteurs et criminels, fuyants et faux... La respiration réelle de la banlieue ; lieu tragique, ordinaire, mat, consistant... Non pittoresque... Un héroïsme moyen... Le port du corps, les paroles et la voix de Rachel Rachel... Le rock et l'argot sans complaisance, sans affectation... Les jeunes et le désir de l'être (« on n'est pas jeune pour soi-même, on est jeune pour les autres, à travers les autres » dit encore Gombrowicz)... Les ruses de la logique et de la manipulation... Ordonner une intrigue de l'intérieur, comme on écrirait une fiction intime, un journal, un cahier d'obsessionnel... Veiller à la lenteur fragile et souple de la narration... Laisser une place pour la poésie, pour la rêverie sensible... L'amour, la saveur, le plaisir du cinéma.

Sans modismes toc... Ni goût actuel... Pudeur, réticence, certitudes ; la vulgarité radicalement exclue... La suffisance également... Fraîcheur forte d'un style... Une mise en scène si responsable, si maîtrisée qu'elle ne laisse point la théorie corrompre le cinéma... Humilité devant les acteurs... Et le son et la lumière mis en scène avec la même goût pondéré, sûr, grave, franc, risqué... La science des éclairages, le génie de la photographie... L'art... L'art, toujours, gardien sévère de la forme, de l'harmonie du récit filmé... Provoquer par maîtrise ; sans effets... Tous les pouvoirs du cinéma convoqués, sollicités, provoqués, stimulés, piqués, étalés, gonflés, débordés, freinés, domptés, apaisés, dominés... pouvoir du cinéma de se dépasser lui-même pour atteindre — avec modestie — la réalité... Le premier film d'une vague nouvelle... Simplement, la modernité...

Ignacio RAMONET

LE DESTIN DE JULIETTE

Production :

Laura PRODUCTIONS et FILMS A 2

Réalisation : Aline ISSERMANN

Scénario : Aline ISSERMANN avec la participation de Michel DUFRESNE

Images : Dominique LE RIGOLEUR

Son : François de MORANT

Décor : Panka SEMENOWICZ

Costumes : Maritza GLIGO

Musique : Bernard LUBAT

Montage : Dominique AUVRAY

Interprétation : Laure DUTHILLEUL, Richard BOHRINGER, Véronique SILVER, Pierre FORGET, Didier AGOSTINI, Hippolyte GIRARDOT, Grégory COSSON, Camille COTTE, Michel DUFRESNE.



112 minutes - couleur - 35 mm

La vie d'une jeune femme, de l'adolescence à l'âge adulte, de la campagne à la banlieue parisienne, du garçon qu'elle aimait à celui qu'elle a épousé. Une Mère Courage du prolétariat d'aujourd'hui qui renonce à tout pour garder l'essentiel, son enfant.

On se plaint régulièrement d'un cinéma français amnésique, peu enclin historiquement à exorciser ses plaies. Le grand scénario français de ces dernières années, éclaté de l'intérieur, à multiples facettes, demeure inexorablement sous-représenté au cinéma. Il l'est parfois sur un mode lacunaire, rarement repensé dans toute sa dimension généalogique. La saga, la dynastie, ce n'est pas un genre qui *à-priori* regarde le cinéma français tandis que la famille et le familial ont massivement droit de cité à la télévision. Au passé (les dramatiques à l'historiographie pompeuse) comme au présent, sur le mode du vécu naturel propre aux feuilletons télévisés.

Le Destin de Juliette occupe un point névralgique dans le cinéma français d'aujourd'hui. On se souvient encore de **Souvenirs d'en France** d'André Téchine, cette histoire de famille et de petite entreprise. Le film d'Aline Issermann vient ajouter un maillon de plus, exemplaire, à cette fiction manquante. Le projet est fort. A l'intérieur d'un cadre précis (l'exode rural dans les années 60, les glissements de terrain à l'intérieur des couches de la population), Aline Issermann filme la fin d'un temps (l'artisanat de province, le maréchal-ferrant du village) et le début d'un espace (la banlieue parisienne). Cette émigration de l'intérieur, à travers l'histoire d'un employé de la S.N.C.F. muté à Paris, elle la filme sur trois générations et au sein d'un couple impossible. Au fil de ce paysage en mutation, de cette trajectoire qui nous conduit de la campagne à la ville, Aline Issermann observe l'éclatement de la cellule familiale (tant professionnel, affectif que géographique), arpente ses ramifications et en dresse, au gré de ses personnages, la carte des désirs et ses sentiments.

Le Destin de Juliette reprend à son compte une vieille tradition romanesque (une démarche à la Zola) qu'il parachève en y inscrivant les archétypes du roman populaire (ceux du mélo). Le film est peuplé de ces figures indissolublement liées, à la fois personnages et situations dramatiques : le cheminot, l'alcoolisme, l'hérédité (la fille de Juliette qui enregistre tout : se visualise déjà sur son visage, avec horreur, un autre scénario à venir), la fatalité (Juliette accepte tout avec résignation, y compris son mariage) et la folie (les crises de Juliette en écho aux fugues de sa mère). Le traitement fictionnel d'Aline Issermann est exemplaire. Il est juste (elle ne joue pas Juliette contre tous, contre son mari : la fin où celui-ci est ravagé par une maladie incurable fait tout basculer) et empreint d'une très grande rigueur. Ne serait-ce que par la façon dont elle filme l'environnement de ses personnages. Le cloïsement d'un H.L.M., l'absence de Paris à l'image, l'espace démesurément ouvert autour de cette maison au bord de la voie ferrée, espace sans perspective, sans issue. L'extrême concision des situations, la logique impitoyable des événements (une mécanique froide : « la bête humaine » plutôt filmée via le regard de Lang que celui de Renoir), sous des dehors secs et austères, portent l'émotion à son comble. J'en veux pour preuve le suicide de l'enfant, écho interne à la fiction du film, traité en trois plans d'une saisissante sobriété : la manifestation d'un désir (être boulanger), son rejet brutal puis l'issue tragique.

Richard Bohringer campe cet étonnant personnage de cheminot. A ces côtés, Laure Duthilleul, remarqué dans **A toute allure** de Robert Kramer, est Juliette. Elle porte le film sur ses épaules. Sa destinée est celle de son visage qui trahit en permanence une demande d'amour que rien au monde, dans la fiction, ne peut résorber. Filmer de manière radicale chez un personnage l'impossibilité qu'a son amour de prendre du champ au sein d'une fiction tout en saisissant son émergence sur le visage de l'actrice, tel est justement ce qui fait toute la force de ce très beau film.

Charles TESSON

MENUET

Production : IBLIS FILMS — Bruxelles et
FONS RADEMAKERS PRODUCTIE B.V. —
Amsterdam

Réalisation : Lili RADEMAKERS

Scénario : Hugo CLAUS, basé sur la nouvelle
de Louis Paul BOON

Image : Paul VAN DEN BOS

Décors : Philippe GRAFF

Son : Henri MORELLE, Roger DEFAYS

Musique : Egisto MACCHI

Interprétation :

Le mari HUBERT FERMIN

La femme CARLA HARDY

La fille AKKEMAY

Le beau-frère THEU BOERMANS

86 minutes - couleur - 35 mm



La vie quotidienne, avec ses réalités et ses rêves d'évasion, d'un couple et d'une jeune fille dans un village industriel en Flandres.

Curieux titre que **Menuet** pour un film qui se situe dans un milieu très pauvre. La femme, Mariette, est confectionneuse à domicile, Eva, encore écolière, vient après la classe faire le ménage, Paul, le mari travaille dans la chambre froide d'une brasserie. Aucun luxe, aucune fantaisie ne leur est possible. Tous leurs gestes sont calculés, mesurés pour atteindre l'efficacité maximale. Ils pratiquent une sorte de rigorisme afin que la pauvreté demeure décente, que chaque chose soit à sa place, que la propreté règne. Le rythme régulier de leur vie quotidienne fait ressentir les carcans d'une éducation, d'une pression sociale, le poids d'une médiocrité annihilante.

Rien de plus rigide, de plus monolithique en apparence, que ces deux époux. Néanmoins, ils sont porteurs d'ambivalence, d'où le « Menuet, un jeu de rapports glissants qui vont s'instituer, au jour le jour, entre ces trois êtres ». (Lili Rademakers)

Paul est trop bien « dressé », nivelé, pour céder à la violence que suscite en lui un travail dur, solitaire ; de retour chez lui, il s'enferme et s'évade en collectionnant des coupures de presse, soigneusement classées, de faits divers atroces et des images de fleurs sauvages. C'est par le biais de ces images que la jeune Eva amorce leur connivence. Mariette est lucide envers son mari, elle sait les qualités de l'homme et ressent la pesanteur de son état d'absence. Elle a encore quelque espoir d'échapper à sa vie, elle bâtit un piètre roman de luxe et d'amour autour de son beau-frère, commis-voyageur en lingerie. Il la désire, finit par la posséder brutalement et disparaît. Mariette aura perdu quelques illusions et eu un enfant de lui. Si Paul le sait ou le devine, il n'en laisse rien paraître. Mariette, lorsqu'elle trouvera Eva sur les genoux de Paul, fera semblant de n'avoir rien vu, la vie continuera, décente...

Seule, Eva, n'est pas encore éteinte par la sclérose de la monotonie, de la pauvreté propre, c'est un curieux petit personnage, apparemment docile, soumise et sournoisement rebelle. Rien n'échappe à son œil aigu, elle enregistre, manœuvre, s'introduit dans l'univers muré de l'homme avec une sorte d'intelligence intuitive, d'innocence perverse...

Nul misérabilisme, nul apitoiement dans le regard que Lili Rademakers porte sur ce milieu, sur ces personnages, mais une lucidité ferme qui montre le destin de ceux qui n'ont d'avenir autre que leur présent, pour faire saisir la dualité d'êtres banals. Et ceci par des moyens si apparemment simples qu'ils sont preuves d'un talent sûr. Le dialogue est limité à des phrases ordinaires, souvent répétitives comme le sont les gestes de tous les jours. Gestuel et comportement sont parfaitement interprétés par des acteurs bien dirigés, la jeune Eva, en particulier, témoigne de dons étonnants. Le choix des cadrages, la souplesse des mouvements de caméra restituent à chaque attitude, à chaque geste, à chaque objet leur valeur signifiante. Les décalages subtils des rythmes du gestuel et du montage deviennent fascinants, révélateurs des arrière plans de ce qui n'est apparemment qu'une simple histoire.

Un tel travail, une telle réussite échappent totalement au verbal, aux mots, c'est un univers purement cinématographique que celui de Lili Rademakers.

Jacqueline LAJEUNESSE

LA SOCIÉTÉ DES RÉALISATEURS DE FILMS
ET
LE SYNDICAT FRANÇAIS DE LA CRITIQUE DE CINÉMA

présentent

REBELOTE

un film de JACQUES RICHARD

Sélection « Perspectives du cinéma français, Cannes 1983 ».

avec : JEAN-PIERRE LEAUD, OLGA GEORGES-PICOT, TINA AUMONT,
MAURICE GARREL, GABRIELLE LAZURE, VINCE TAYLOR, GONZAGUE SAINT-BRIS

Musique de PIERRE JANSEN, *dirigée par* MARC OLIVIER DUPIN
et interprétée en direct par :
Philippe ARRIL-BLACHETTE, violon, Dominique SUAUD, violon, SABINE TOUTAIN, alto,
ROBIN CLAVREUL, violoncelle, Didier DURAND, guitare électrique



Les mésaventures de Rémy Chauveau dont l'enfance et les premières années de la vie adulte sont frappées du même sceau feuilletonnesque et « mélodramatique ».

CINÉMATHEQUE

Musée du Cinéma, Palais de Chaillot

Angle des avenues A. de Mun et du Président-Wilson, 75016 PARIS - Métro : Trocadéro
Tél. : 704.24.24 - Relâche lundi

25 au 31 mai

LIANNA

de John Sayles (U.S.A.)

Mercredi 25 mai
21 h 00

LA TRAHISON

de Vibeke Lokkeberg (Norvège)

Jeudi 26 mai
21 h 00

CARNAVAL DE LA NUIT

de Masashi Yamamoto (Japon)

Vendredi 27 mai
21 h 00

LA PRINCESSE

de Pal Erdöss (Hongrie)

Samedi 28 mai
21 h 00

FAUX-FUYANTS

de Alain Bergala et Jean-Pierre Limosin (France)

Dimanche 29 mai
19 h 00

LE DESTIN DE JULIETTE

de Aline Issermann (France)

Dimanche 29 mai
21 h 00

MENUET

de Lili Rademakers (Belgique/Hollande)

Mardi 31 mai
21 h 00

Salle du Centre Georges-Pompidou

Angle de la rue St-Merri - Métro : Rambuteau Tél. : 278.35.57 - Relâche mardi

1^{er} au 6 juin

LIANNA

de John Sayles (U.S.A.)

Mercredi 1^{er} juin
17 h 00

LA TRAHISON

de Vibeke Lokkeberg (Norvège)

Jeudi 2 juin
17 h 00

CARNAVAL DE LA NUIT

de Masashi Yamamoto (Japon)

Vendredi 3 juin
17 h 00

LA PRINCESSE

de Pal Erdöss (Hongrie)

Samedi 4 juin
17 h 00

FAUX-FUYANTS

de Alain Bergala et Jean-Pierre Limosin (France)

Dimanche 5 juin
15 h 00

LE DESTIN DE JULIETTE

de Aline Issermann (France)

Dimanche 5 juin
17 h 00

MENUET

de Lili Rademakers (Belgique/Hollande)

Lundi 6 juin
17 h 00

SEMAINE INTERNATIONALE DE LA CRITIQUE FRANCAISE

1962 - 1983

Depuis sa création, la S.I.C. a présenté :

- | | |
|-------------------------------|---------------------------|
| — 34 films français | — 2 films autrichiens |
| — 30 films américains | belges |
| — 13 films canadiens | chiliens |
| — 10 films allemands (R.F.A.) | iraniens |
| anglais | mexicains |
| — 9 films italiens | portugais |
| — 8 films japonais | soviétiques |
| suisses | — 1 film belgo-hollandais |
| — 6 films hongrois | bolivien |
| polonais | bulgare |
| yougoslaves | éthiopien |
| — 5 films tchèques | grec |
| — 4 films algériens | hollandais |
| brésiliens | irlandais |
| espagnols | israélien |
| suédois | libanais |
| — 3 films argentins | marocain |
| | nigérien |
| | palestinien |
| | roumain |
| | sénégalais |
| | tunisien |



Imprimerie La Contygraphie - Anières

BIFI / OUV
B023458